

Il est délicat et difficile de parler ou d'écrire au sujet de l'oeuvre de Saint-Benoît. Elle est bien belle pourtant et richement méritoire. S'il est, pour nous, prêtres, des blessés de la vie, envers qui la fraternité sacerdotale nous oblige à beaucoup de charité, ce sont bien, au premier chef, nos confrères malheureux. Si affaiblis qu'ils soient, ils restent marqués de l'onction sainte. Leur venir en aide, les soutenir, les relever, quelle tâche digne du bon Samaritain ! Avec discrétion, avec zèle, avec amour, M. Savaria se voua à ce haut ministère de confiance. Ce qu'il a fait de bien aux âmes, dans le silence de la retraite, personne, si ce n'est Dieu, ne le saura jamais complètement. Et ce fut ainsi pendant quinze ans.

En même temps, nous l'avons dit, il s'occupait des carmélites et du Carmel, de la vie des âmes et aussi plus tard de la vie du pieux monastère, dont on peut dire qu'il a consolidé et assuré l'existence à Montréal. Il écrivit son livre sur le scapulaire pour instruire sans doute ses lecteurs, mais aussi pour le vendre au profit du monastère. On le vit parcourir les paroisses, dans divers diocèses, prêcher et se faire mendiant dans l'intérêt des pieuses recluses filles de sainte Thérèse. Lui-même il surveilla, en 1895, la construction du monastère qu'elles occupent encore aujourd'hui dans le nord de la ville, non loin de la rue Saint-Denis, près de la voie du Pacifique-Canadien. Mais s'il voyait activement aux constructions extérieures et à la vie matérielle du Carmel, M. le supérieur s'occupait avant tout des âmes de ses chères recluses et il leur fut, à plusieurs, même après avoir cessé d'être leur confesseur régulier, un directeur aussi dévoué qu'éclairé et prudent. Nous pourrions évoquer ici le témoignage d'une religieuse défunte, qui nous était unie par les liens du sang, et qui l'aimait et le vénérail — elle nous l'a dit plus d'une fois — comme un véritable saint et comme le père de son âme. De même, nous avons sous les yeux une lettre, écrite au lende-